



## L'oraison dominicaine

---

Ce n'est que tardivement que fut insérée dans la législation dominicaine l'obligation pour les frères de faire chaque jour une demi-heure au moins d'oraison mentale. Primitivement, une telle ordonnance eût semblé incompréhensible; et les disciples de saint Dominique et de saint Thomas d'Aquin n'eussent point admis que l'on pût réduire à une fraction de leur journée, mathématiquement calculée, ce qui, à leurs yeux, était l'occupation essentielle du frère Prêcheur. En dehors des heures consacrées à l'apostolat auprès des âmes, l'existence entière du Religieux s'écoulait au chœur ou dans la cellule : au chœur, où allègrement et d'une allure décidée, il chantait de nuit et de jour les louanges divines; dans la cellule, où il ne devait que « lire, écrire, ou prier ».

Un silence ininterrompu enveloppait son âme d'une atmosphère recueillie et pacifiante. Aux *locutoria* seulement le frère pouvait parler : encore devait-il, à l'exemple de Dominique, ne s'entretenir avec ses pareils que de choses divines. Partout le Couvent se présentait comme un immense temple : les images pieuses représentées sous les arceaux des cloîtres, dans le grand dortoir, et plus tard dans les cellules; les tombes alignées sous le cloître des morts; le voisinage immédiat de l'église qui formait un côté du monastère; et jusqu'à la lumière discrète que laiss-

saient entrer de hautes mais étroites fenêtres ogivales : tout contribuait à frapper l'âme et à l'élever doucement au-dessus d'elle-même : on comprend ce vieux chroniqueur qui, parlant du Couvent des prêcheurs, l'appelle *Domus contemplationis*, la Demeure de la contemplation.

On ne s'étonne donc pas d'apprendre, des vieilles Annales, qu'au terme de journées bien remplies, les frères sentissent le besoin de trouver un repos mérité dans de longues et ferventes prières. Ils suivaient l'exemple de leur saint fondateur qui se délassait dans de pieuses oraisons des fatigues d'un apostolat incessant. Jourdain de Saxe, deuxième général de l'Ordre, avait donné le même exemple d'un recours continu à la contemplation. De même, saint Thomas d'Aquin, pour ne citer que ceux-là. Avant même de fixer dans une formule lapidaire et qui restera pour les siècles la caractéristique incomparable de l'Ordre, l'illustre théologien avait pratiqué, en toutes les circonstances d'une vie si une, cette contemplation si haute et si sereine qui était devenue comme connaturelle à son âme tellement élevée au-dessus des passions qu'elle mérita pour l'éternité l'appellation d'Angélique. « Telle était la ferveur des premiers frères, rapporte le chroniqueur Gérard de Frachet, que rien n'est capable d'en donner une idée. Ils prolongeaient leur prière de la nuit à l'aurore. Rarement, ou plutôt jamais l'Église n'était sans des frères en oraison, si bien que pour être sûr de les trouver tout de suite, les portiers allaient d'abord les chercher en ce saint lieu. Ils attendaient l'heure des Complies comme une fête. L'office fini, après avoir salué la Reine et l'Avocate de notre Ordre, ils prenaient de dures disciplines, puis chacun faisait comme des pèlerinages d'autel en autel, se prosternant avec humilité et pleurant avec tant de componction que leurs cris d'amour s'entendaient au dehors. Après Matines, peu revenaient à leurs livres, encore moins au lit. Ils aimaient mieux courir à l'autel de la bienheureuse Vierge, autour duquel on voyait parfois une triple rangée de Frères recommandant avec des élans de ferveur admirable et

l'Ordre et eux-mêmes. Personne ne pourrait dire leur dévotion à Notre-Dame. Dans leur cellule ils avaient devant eux son image et celle de Jésus crucifié, afin que, soit en lisant, soit en priant, soit en s'endormant, il leur fût aisé de les regarder et d'en obtenir un regard de Miséricorde ».

C'est de ces prières particulières, *orationes secretae* comme les appelaient nos Pères, que nous voulons entretenir le lecteur; non point dans le but de retracer la méthode qu'y suivaient les Frères : ils n'en avaient point; mais bien plutôt afin d'en souligner l'allure générale et la caractéristique si frappante.

\*  
\* \*

L'on aura remarqué tout d'abord que ces oraisons étaient toujours le prolongement ou la préparation de la prière liturgique. Et ceci ne nous doit point surprendre. L'Ordre des Prêcheurs, si hardi novateur fût-il dans son but essentiel, la prédication apostolique, s'était affirmé pour tout le reste fils des traditions les plus vénérables. Dominique, le fondateur, était clerc d'église depuis sa plus tendre enfance et avait connu et aimé l'existence régulière et tranquille du Chapitre, appliqué à la louange divine. Dès Gumiel d'Izan ç'avait été là son assidue occupation : « progressivement l'admirable enfant s'initiait à tout ce qui regarde le culte divin. Il passait de longues heures à l'église, psalmodiait avec les clercs, chantait des hymnes, faisait son service autour de l'autel, assistait aux saints mystères, servait les ministres du Christ et les Prêtres (1) ». Il connaissait la Règle des Prémontrés à laquelle il devait faire tant d'emprunts dans la rédaction des Constitutions primitives de l'Ordre; et l'histoire et la tradition ont enregistré avec quelle piété, au cours de ses voyages apostoliques, il frappait aux portes des monastères bénédictins, bernardins ou chartreux, qu'il trouvait sur sa route, et y vivait,

(1) Thierry d'Apolda, *Vita S. Dominici*, 15.

pendant les courtes heures de son repos, de la vie monacale qui y rayonnait. Le B<sup>x</sup> Réginald, comme le fondateur, était venu d'un Chapitre : le B<sup>x</sup> Jourdain avait connu à Paris les solennités de Notre-Dame : l'on pourrait ainsi, pour bien des premiers Pères, ceux surtout (et ils furent si nombreux!) recrutés au sein des Universités, relever une lointaine préparation qui les rendait si aptes à devenir eux-mêmes des Réguliers. Surtout, nous n'avons pas le droit d'omettre que Thomas d'Aquin avait été l'élève du Mont-Cassin... : ce que l'Antiquité avait de plus vénérable et de plus sacré avait ainsi formé, de cette première formation qui s'imprime si profondément que les traces n'en disparaissent jamais, celui que le nouvel Ordre devait compter comme le plus glorieux de ses fils, et qui devait donner à sa famille religieuse une frappe si puissante.

Il ne nous en coûte nullement d'affirmer que nous sommes tributaires du passé : et il n'est que justice de rappeler ceux qui furent nos « maîtres dans le Christ » (1), avec la reconnaissance et la vénération d'un Thomas d'Aquin parlant du grand saint Benoît.

Une autre remarque nous arrêtera. Saint Dominique, le premier, avait donné l'exemple de ces pèlerinages d'autel à autel. Ainsi, il ne craignait point, le grand Contemplatif, pour venir à l'aide à son âme, qui inévitablement a connu ses heures d'impuissance et d'aridité, de recourir à d'ingénieux expédients, pour réchauffer la dévotion. Ces pieux exercices étaient un pressant appel aux Saints, patrons des autels de l'Église, et en même temps une leçon vivante par les souvenirs que la statue ou la peinture évoquaient. De même, Dominique avait pratiqué ces humbles prostrations, et ces différentes attitudes corporelles : expressions sensibles des mouvements qui emportaient son âme, et aussi soutiens efficaces de l'ardente dévotion qui la consumait. Et nous devons croire que de telles pratiques ne manquaient jamais de produire leur effet : au retour, le vénéré

(1) Gal. III, 24.

Père se sentait l'âme débordante du feu de la charité : et l'amour divin l'emplissait tellement que des « rugissements » s'échappaient de sa poitrine, à ce point forts qu'ils éveillaient les frères, couchés tout près dans le grand dortoir.

\*  
\* \*

Qu'étaient ces oraisons ardentes ?

A première vue, la réponse paraît devoir bien être insoluble. En passant à une vie meilleure, ces âmes de feu n'ont-elles pas emporté le secret de leurs célestes épanchements ? Et cependant, quel intérêt pour nous, et quelle sublime leçon il y aurait, à connaître les élans qui les remplissaient d'une charité si grande et d'une force dont ne triomphait aucun obstacle !

Disons-le tout de suite, il n'est pas impossible d'en savoir quelque chose. Des formules anciennes de leurs prières, les descriptions des vieilles chroniques, l'atmosphère en laquelle ils vivaient, de vivantes traditions, et jusqu'à l'interprétation artistique donnée par les meilleurs, aux vénérables Pères qui les avaient précédés : de tout cela il est possible, sinon facile, de glaner les données indispensables pour une reconstruction authentique de l'oraison dominicaine.

Source d'union à Dieu, la prière, pour le fils de Dominique, n'est pas une fin, mais un moyen. Et comme tout moyen, elle doit être ordonnée à sa fin et est par cette fin commandée. Or la fin du Prêcheur était à tel point spéciale que c'est du côté de cette fin que l'Ordre fut si profondément novateur. Essentiellement apostolique, il est ordonné à la conversion des âmes par la prédication de la vérité : et ceci n'est possible, comme le soulignera puissamment saint Thomas d'Aquin, que dans la mesure où le frère Prêcheur est lui-même rempli de vérité, *ex plenitudine contemplationis* (1).

(1) II<sup>e</sup> II<sup>e</sup>, q. 188, art. 6.

Le culte de la vérité, — et de la vérité possédée, — et possédée au plus haut degré possible, voilà donc ce qui sera essentiel, et ce, faute de quoi le frère Prêcheur ne serait plus, pour citer saint Paul dont la pensée ne peut pas ne pas s'imposer à nous, qu'un airain retentissant, *æs sonans, cymbalum tinniens* (1). Et s'il est vrai que, parlant ainsi, l'apôtre vise le prédicateur qui serait dépourvu de charité, nous ne verrons là qu'un motif de plus d'insister sur le très intéressant sujet qui nous occupe.

Il y a deux manières, en effet, de connaître la vérité. L'une, spéculative, froide : ainsi on étudie sur des peaux mortes, — ces manuscrits que saint Dominique n'hésita point, si précieux soient-ils, en raison surtout des gloses du jeune étudiant, à vendre pour subvenir à de pauvres membres du Christ qui souffraient de la faim ; ainsi obtient-on une connaissance qui peut être sublime, mais qu'un Thomas d'Aquin avec un certain dédain qu'il faut savoir comprendre qualifiera de *paille*, — avec la même sévérité qu'un saint Paul écrivant *scientia inflat* (2) — paille, c'est-à-dire quelque chose de mort, stérile, incapable absolument par soi seule d'échauffer une âme. Mais paille, c'est-à-dire encore quelque chose qui peut alimenter un feu : qu'elle soit là, la flamme de la divine charité, et la science lui fournira de quoi s'entretenir. Et il y a la connaissance pratique, expérimentale, toute chaude et toute réchauffante : celle que l'on acquiert en éprouvant en soi-même « le goût de la divine douceur et la complaisance de la volonté divine (3) », celle que l'on trouve, non pas dans les écrits des hommes, mais au pied de l'autel, ou, plus et mieux encore, lorsque, comme saint Jean à la Cène, on repose sa tête sur la poitrine du Maître, ou, comme saint Thomas d'Aquin, on appuie longuement son front brûlant sur la porte du Tabernacle, et que l'on frappe avec insistance pour obtenir que la lumière jaillisse...

(1) I Cor., XIII, 1.

(2) I Cor., VIII, 1.

(3) Cf. II<sup>e</sup> II<sup>e</sup>, q. 97, art. 2, ad 2.

Le culte de la vérité se manifestant par une étude profonde, ininterrompue : il n'en saurait être question présentement ; mais il doit rester bien entendu que cette étude, indispensable, essentielle, est comme le soubassement rigoureusement exigé pour l'oraison dominicaine (1). Celle-ci, d'autre part, est non moins indispensable : et ne serait-ce point contradictoire que de parler d'un théologien, — ou d'un prédicateur de Dieu, — qui n'aimerait pas ?

Parlerons-nous de préparation ? Elle s'impose, — avec le temps redoublant d'exigences, et portant le frère à un silence, — ce silence qui a une si large place dans sa vie ! — qu'aucun écho du monde ne viendra jamais troubler, et qui aidera si puissamment au maintien, dans l'ordre et l'harmonie, de toutes les puissances de l'âme. Silence qui n'est point vide au reste, comme faussement le pourraient croire certains : mais bien plutôt rempli de ce « ruminement » de la doctrine sacrée, qui est déjà une contemplation commencée.

Et tout est bon, ensuite, pour continuer cette prière. La mémoire évoque les connaissances déjà acquises, qui se replacent docilement dans la lumière qui seule les peut mettre pleinement en valeur : et à les contempler ainsi longuement, l'âme découvre en elles des aperçus jusqu'alors non entrevus. Et c'est le désir de ces aperçus nouveaux, tels qu'on en a préalablement expérimenté et dont on sait qu'ils sont sources d'amour, — qui provoque cet empressement à reprendre l'oraison, dès que la cessation des occupations la rend possible, et qui faisait soupirer les frères après l'office des Complies comme on soupire après une fête (2)...



Ces données sont claires assurément : elles commandent tout le sujet qui nous occupe. Et puisqu'il ne saurait être

(1) Cf. II<sup>e</sup> II<sup>o</sup>, q. 183, art. 5.

(2) Cf. S. Catherine de Sienne, *Dialogue*, éd. Hurtaud, I, xxxvi.

question que de vérité surnaturelle, — mieux encore, que de celui-là qui s'est défini *Ego sum Veritas*, il ne saurait faire de doute que c'est seulement à la lumière surnaturelle, — lumière de foi, — que le frère Prêcheur doit faire appel.

Essentiellement, son oraison est une oraison de foi. Placé résolument face à ce Dieu qu'il aime déjà, mais qu'il veut plus connaître pour Le plus aimer et Le faire aimer davantage, le fils de Dominique se met d'emblée dans cette disposition d'âme d'accueillir avec docilité et bienveillance toutes les illuminations passagères qui l'aideront à scruter l'impénétrable mystère qu'il a devant lui. C'est que Dieu le dépasse infiniment ; et s'il sait n'en pas être surpris, du moins il éprouve une profonde souffrance, en présence de ces restrictions de ses connaissances, parce qu'elles sont en même temps des limites à son amour. Dès lors, tout a une importance, de ce qui peut accroître la lumière en laquelle il veut vivre, — comme aussi rien ne compte de ce qui ne sert pas à le rendre plus aimant.

De plain-pied, pourrions-nous dire, il se meut dans la lumière de foi.

La Foi ! elle est une participation sublime à cette Lumière en laquelle Dieu se voit et s'aime ; et voilà pourquoi elle sollicite si puissamment les désirs de notre âme : quoi donc, plus qu'elle, pourrait engendrer en nous ces certitudes inébranlables, dont tout notre être a soif et dont nous sentons que l'on peut vivre ? C'est de la certitude et de la fermeté dont Dieu se connaît Lui-même que nous sommes par elle enrichis... Nous Le tenons, Celui dont nos cœurs sont assoiffés, et nous ne Le lâcherons pas ; — mais nous Le tenons au travers de formules sacrées qui restent mystérieuses.

Une telle prise de contact ne saurait être que le commencement. Si peu que l'on ait goûté à l'Eau vive que donne le Christ, on éprouve tout de suite le désir d'y boire davantage : en nous se creusent d'immenses capacités, que nous ne soupçonnions point et qui appellent passionnément

l'Infini de grandeur qui seul les peut combler : *abyssus abyssum invocat* (1).

Alors un sublime travail s'opère. La raison humaine, elle aussi lumière venue de Dieu, se met en action. Et que fera-t-elle ? des merveilles, si elle sait rester l'instrument de Dieu, et se préserver de toute superbe, ne perdant jamais de vue le tout de Dieu et son propre néant.

Le tout de Dieu, — son propre néant ! Et comment donc, sous le rayonnement de la lumière de foi, les pourrait-on perdre de vue ? C'est là précisément ce que tout d'abord l'âme apprend à connaître. « Je suis Celui qui est... » voilà ce qu'est Dieu en lui-même : dès lors, pour nous qui ne sommes pas Dieu, peut-il y avoir d'autre formule : Je suis celui qui n'est pas ? « C'est par la connaissance de toi-même que tu arrives à la connaissance de la Vérité, dit Dieu à Catherine de Sienne (2), — non, il est vrai, par la connaissance isolée de toi-même, mais unie à la connaissance de Moi-même en toi. Tu as ainsi trouvé l'humilité, la haine, et le mépris de toi, et tu as découvert le feu de ma charité, par la connaissance de moi-même en toi... »

Tu as *ainsi* trouvé l'humilité, la haine, et le mépris de toi... : on aura remarqué comment, dans l'oraison dominicaine, toutes les vertus essentielles s'originent de la lumière, et sont comme une germination spontanée sous l'action surnaturelle de la Foi. De même, dans la nature, les plantes s'épanouissent sous l'influence bienfaisante de la lumière du soleil.

Ainsi, mystérieusement, progressivement, suavement, sans heurt, il se fait de plus en plus clair dans les régions moyennes de notre être. Envahis par la lumière de Dieu, qu'Il répand si abondamment en nos âmes, nous voyons de l'œil même de Dieu : « la foi est une assimilation à la connaissance divine : en tant que par la foi, nous adhérons à la première Vérité en raison même d'Elle toute seule :

(1) Ps. xli, 8.

(2) *Dialogue*, ch. lvi, trad. Hurtaud, p. 297.

et ainsi appuyés sur la connaissance divine, nous voyons tout de l'œil de Dieu (1) ».

Parallèlement, la double connaissance de Dieu et de nous, — de Dieu en nous et par nous, — s'élabore. Nous connaissons, nous expérimentons que Lui seul compte et que tout Lui doit être soumis : que Lui seul est la Réalité suprême ; tout en dehors de Lui, contingences sans consistance, auxquelles il serait fou de s'attacher, et qui n'ont d'autre être que celui que Dieu leur donne, n'ont d'autre but que de révéler Dieu. Expressions déficientes, et toutefois sublimes ! de ce qu'est Dieu en lui-même, les natures créées ne sont autre chose qu'un livre splendide, toujours ouvert, et qui glorifie Dieu. Si je ne le lis pas mieux, c'est que mes yeux ne sont pas assez purs, c'est que l'épais bandeau de chair ne me laisse voir que les apparences, — trompeuses, — et qu'il faut me purifier davantage, si je veux arriver à interpréter lumineusement la création entière.

La lumière ! toujours la lumière : c'est elle qui commande toutes les purifications, qui domine et règle toutes les pratiques de l'ascèse.

Dieu présent partout ! Dieu me cherchant partout ! Dieu me parlant partout ! Dieu m'enveloppant de tous les côtés : c'est en Lui, disait saint Paul, que nous vivons, que nous nous mouvons, que nous avons l'être : « in Ipso enim vivimus et movemur et sumus (2)... » Alors, en l'âme saisie d'admiration et ravie — « cantare amantis est », — il s'élabore un doux cantique :

Il est Celui qui est, et je suis celui qui n'est pas.

Il est Celui qui sait, et je suis celui qui ne sait pas.

Il est Celui qui peut, et je suis celui qui ne peut pas.

Il est Celui qui veut, et je suis celui qui ne veut pas.

Il est Celui qui fait, et je suis celui qui n'agit point...

(1) S. Thomas, in Boeth., de Trinit., III, 1, ad 4.

(2) Act., xvii, 28.

Le tout de Dieu, et le néant de l'homme ! Les *droits* de Dieu et les *devoirs* de l'homme ! L'infini qui sépare Dieu de sa créature coupable, et l'Homme-Dieu, Pont immense qui rétablit la route détruite par le péché !... Dans la vive lumière où tout cela apparaît, l'âme aimante ne saurait plus désormais se méprendre sur ce qu'elle doit. A l'œuvre, il le faut ! Tout pour Dieu, puisqu'elle est la chose de Dieu, et tout *le mieux possible*, puisqu'elle doit à son Seigneur un service selon les exigences de sa raison : « rationabile obsequium (1) ».

Tout pour Dieu, et tout le mieux possible... En faut-il davantage, pour être mis en garde contre l'« amour-propre spirituel », lequel, au dire des Saints, opère en l'âme de si grands dommages ? C'est que les ineffables douceurs dont l'âme est enivrée dans sa contemplation peuvent bien vite devenir pour elle un obstacle. Elle est exposée à se fixer dans la délectation qu'elle expérimente, au point d'en arriver à plus aimer le don que le Donateur (2). Désordre inouï que ne saurait tolérer le Dieu de vérité. Le Frère Prêcheur ne connaît pas ce danger : bien plus, c'est au point où nous en sommes qu'il va pleinement prendre conscience de sa vocation, en même temps qu'il se sentira merveilleusement apte, parce que bien préparé, à en remplir toutes les charges.

Dévoit de la Vérité, *veritatis cultor*, il en a perçu les droits imprescriptibles, et les exigences sacrées. Et voilà maintenant qu'il est poussé à faire rayonner partout cette Vérité sacrée. Le repos de la contemplation serait doux ; — mais une force puissante le pousse : « alio tempore debent sancti praedicatores divinae contemplationi insistere et mentem suam caelesti quieti oblectari ; alio vero tempore per caritatem debent curam proximorum agere et eis bonorum operum exempla praebere ac divinae contemplationis doctrinam impendere (3) ». C'est la contemplation elle-même

(1) Rom., XII, 1. — Cf. P. Lagrange, *in h. loc.*

(2) Cf. Dialogue, I, 242.

(3) S. Thom., *Expos. in Cant.* II.

qui le conduit à l'action. Cette Vérité, il la veut propager, il la désire répandre. Et bien qu'il pressente qu'il lui faudra pour cela s'éloigner du doux repos de la contemplation et interrompre une félicité à rien ici-bas comparable, il éprouve un ardent désir d'aller vers les âmes pour les évangéliser. « Aurais-je eu cent pères et cent mères, eussé-je été fille de Roi, — disait sainte Jeanne d'Arc, Dieu le voulait, je serais partie... » Et Thomas d'Aquin : — nous avons le droit de voir par derrière sa formule l'expression de son expérience personnelle, continuelle : « *propter abundantiam divini amoris ut ejus voluntas impleatur, propter ipsius gloriam, interdum sustinet a dulcedine divinae contemplationis ad tempus separari* (1)... » « *Sustinet* », — il tolère, avec peine et douleur d'âme, — mais peine et douleur aimées, « *propter abundantiam divini amoris* », — d'être pour un temps séparé des douceurs de la contemplation.

Et voilà où s'origine le zèle apostolique — essentiel à un Ordre de Prêcheurs. Saint Paul disait : « *Vae enim mihi est si non evangelizavero* (2) ». Et le maître des Apôtres avait quitté son ciel, — demeure par excellence de la contemplation, pour venir ici-bas mettre un grand feu dans les âmes, et travailler à l'accroître sans fin (3). Et Marie-Madeleine, à un titre tout spécial Protectrice de l'Ordre, admise, avant la Passion du Rédempteur, à s'asseoir aux pieds du Christ et à s'y reposer longuement, se voit impérieusement arrachée à la contemplation de son Jésus ressuscité : « *Noli me tangere, ... vade autem ad fratres meos* (4)... ».

(1) II<sup>e</sup> II<sup>o</sup>, q. 172, art. 2, c.

(2) I Cor., IX, 16.

(3) Luc, XII, 49. — Limité par le nombre de pages, nous ne pouvons donner à ce point tout le développement qu'il comporterait. Il serait cependant très intéressant de faire voir toute l'activité des Frères Prêcheurs, telle que l'histoire l'a enregistrée, — prédicateurs, théologiens et éducateurs (*propagatores veritatis*), inquisiteurs de la Foi (*defensores veritatis*) et martyrs (*victimae veritatis*), s'originer de leur sublime contemplation, et de leur culte de la Vérité (*cultores veritatis*).

(4) Joann., XI, 17.

Dominique, si merveilleusement rempli de l'esprit du Christ, — on connaît l'éloge que fait de lui le Père éternel à sa fille Catherine de Sienne, — avait admirablement compris tout cela. Et au matin de ce jour d'août 1217 où, mû par l'Esprit d'en-haut, il disperse ses fils aux quatre coins du monde, les envoyant, eux nés à peine d'hier, non pas dans des déserts, mais au centre même des grandes villes universitaires, il dut, nous semble-t-il, avoir, comme le Christ avant la séparation, sa prière sacerdotale... « Père Saint, dut-il dire en une oraison de feu, Père Saint, l'heure est venue, glorifiez votre Fils dont nous sommes la voix... Je vous ai glorifié sur la terre, j'ai achevé l'œuvre que vous m'avez donné à faire... Pour eux, pour mes enfants, je vous prie. Père Saint, gardez dans votre nom ceux que vous m'avez donnés, afin qu'ils ne fassent qu'un, comme nous... Je ne vous demande pas de les ôter du monde, mais de les garder du mal. Ils ne sont pas du monde... mais sanctifiez-les dans la Vérité... comme vous m'avez envoyé dans le monde, je les ai aussi envoyés dans le monde (1)... ».

« Je les ai envoyés dans le monde... », c'est là qu'ils doivent passer une bonne partie de leur vie.

\*  
\* \*

Donc, la contemplation du Prêcheur sera cela même qui le portera à l'action. Celle-ci ne doit venir qu'en deuxième lieu. S'il est meilleur, comme dit saint Thomas (2), d'illuminer et de briller, que de briller seulement, encore faut-il ne point perdre de vue que l'illumination vient par addition, non par substitution, moins encore par soustraction : « non per modum subtractionis, sed per modum additionis (3) ». Mais, reconnaissons-le tout de suite ; l'activité

(1) Joann., xvii.

(2) II<sup>e</sup> II<sup>o</sup>, q. clxxxviii, art. 6.

(3) II<sup>e</sup> II<sup>o</sup>, q. clxxxii, art. 1, ad 3.

apostolique est très prenante, et il est en pratique fort difficile de ne point se laisser déborder par elle. Le vrai Prêcher, dans son oraison jamais interrompue, trouvera une sauvegarde à ce péril, — à peine moins dangereux que celui de l'amour-propre spirituel que nous signalions plus haut. Et s'il sait être fidèle à sa vocation, c'est-à-dire ne se départir jamais de ce culte exclusif de la vérité, il gardera bien présente en son âme la notion de sa rigoureuse dépendance vis-à-vis de son Dieu, et, par voie de conséquence, celle de son essentielle impuissance à faire du bien autrement que comme instrument de son Dieu, et celle de l'impérieuse nécessité où il se trouve de rester sans cesse étroitement uni à ce Dieu. C'est que le ministère de la parole qu'il remplit est un ministère divin : c'est la Vérité qu'il répand, la Vérité divine, — par un verbe qui ne peut pas être quelconque, mais qui doit, à moins de rester à tout jamais stérile, être, comme le Verbe divin, plein d'amour et source d'amour : « Filius est Verbum non quaecumque, sed spirans amorem (1) ».

Et s'il en est ainsi, la richesse même de l'action du Prêcher le ramènera à la contemplation, comme celle-ci avait été source de celle-là. De Marie-Madeleine, le Christ (2) avait dit : « Marie a choisi la bonne part, qui ne lui sera point ôtée » : la promesse est formelle, absolue. Dès lors son envoi vers les Apôtres, « apostolorum apostola (3) », ne pouvait être une cessation de sa sublime occupation. De même, nous affirme saint Thomas, « il arrive entre temps que pour les œuvres de la vie active quelqu'un soit détourné de la contemplation... mais jamais au point de le contraindre de quitter totalement sa contemplation (4) ». A proprement parler, il n'y a pas eu interruption, mais sim-

(1) I<sup>o</sup>, q. XLIII, art. 5.

(2) Luc, x, 42.

(3) Liturgie.

(4) «... opera vitae activae interdum aliquis a contemplatione avocatur... non tamen hoc modo quod cogatur aliquis totaliter contemplationem deserere » (II<sup>o</sup> II<sup>o</sup>, q. CLXXXII, art. 1, ad 3).

plément rémission dans un acte sublime, et qui, pour être intense, exige que la totalité de notre attention soit sur lui concentrée. Et nous trouvons ici une vérification peut-être inattendue, mais toutefois bien naturelle, de cet axiome péripatéticien et dont les Thomistes font un si riche usage : « *causae ad invicem causae* ». Le vrai Prédicateur souffre inévitablement de l'inévitable imperfection de son action. Il sent, l'âme toute illuminée encore des splendeurs qu'il a entrevues, que de soi la Vérité a tout ce qu'il faut pour séduire les âmes ; mais comme l'expression dont il la revêt reste misérable et indigne de ce qu'elle doit livrer ! Comme il sent ses formules froides, obscures, mortes, alors qu'il voudrait tant qu'elles fussent brûlantes, et resplendissantes, et vivantes (1). Où donc serait le remède, à ces nécessaires déficiences, sinon dans un désir plus ardent que jamais, de la lumineuse et réchauffante contemplation, dans un retour opiniâtre à l'étude, « avec toute son âme », de la divine Vérité ?

Il y revient, le fils de Dominique, l'âme dilatée par les saints désirs. Et comme c'est Dieu lui-même, l'auteur de ces sublimes aspirations, Il daigne, l'Auteur de toute grâce, se communiquer davantage au cœur qui Le cherche.

L'âme alors, emportée sur les ailes de la grâce, et mue par les inspirations de l'Esprit, quitte les régions inférieures du raisonnement et des déductions, pour s'occuper plus exclusivement des principes. Elle passe par la sainte Humanité du Christ, qui toujours restera sa voie pour les sublimes ascensions, le pont pour relier la terre au Ciel... Et ce

(1) Notons en passant que spontanément et en dehors de tout effort intentionnel, certains arrivent à une expression qui, toute déficiente qu'elle soit, reste merveilleuse. Qu'il suffise de rappeler le style incomparable de saint Thomas théologien dans la Somme, — de saint Thomas chantre inspiré dans l'office du Saint-Sacrement ; — que le style de Catherine de Sienne, de Louis de Grenade, sont classiques, et que, dans un autre domaine, mais tout aussi significatif, les œuvres en architecture des frères Sisto et Ristoro, et en peinture de fra Angelico restent incomparables. Et cependant l'effort pour arriver à tant de perfection reste bien non perceptible.

recours perpétuel au Dieu-homme, cette contemplation assidue de la Croix restera bien une des caractéristiques de sa prière. A mesure qu'elle s'élève, elle entre en des régions progressivement plus obscures et mystérieuses; parallèlement ses actes se simplifient. Elle saisit mieux tout ce qu'il y a d'essentiellement ineffable dans le Dieu qu'elle adore, mais elle perçoit aussi, par une sorte de sympathie surnaturelle, que toute richesse en ce Dieu se ramène à une admirable harmonie, à une profonde Unité... L'ombre reste, et qui provoque dans son âme un long et cruel martyre, mais ombre suffisamment lumineuse pour que la certitude dépasse tout ce que la raison humaine pourrait jamais exiger. La Raison! elle est tenue captive, dans une sainte oisiveté : selon toute elle-même l'âme aime. Elle aime! et, dit saint Thomas, l'amour même que nous avons pour les choses divines fait qu'elles se révèlent à nous (1).

Comment cela? Par la délicieuse saveur dont elles nous emplissent.

Douceur, incontestablement, et si grande et si enivrante que les saints défailaient sous la pression de ce torrent qui envahissait leur âme; et cependant, en même temps et inévitablement, pour tout notre être, martyre dont l'acuité ne fait que croître chaque jour. Et pourquoi donc? mais parce que notre intelligence est assoiffée de voir ce Principe sacré dont elle soupçonne mieux que précédemment l'infinitude et la perfection; mais parce que toutes les puissances en nous se mettent à l'unisson de l'intelligence, et brûlent du désir que celle-ci atteigne enfin son Principe, car elles devinent d'instinct — l'expérimentant déjà, mais dans quelles proportions infinitésimales! — que de la conjonction de notre intelligence à son Principe découleront, pour elles, tous les biens sans exception; — mais parce que, d'autre part, il reste des âmes, et trop nombreuses, qui n'aiment pas, — qui n'aiment pas parce qu'elles ne connaissent pas, et que nous ne voudrions refuser notre secours à personne...

(1) *De Verit.*, q. 26, art. 2, ad 18.

Alors, c'est une aspiration ininterrompue, c'est une ascension continuelle. L'âme est haletante, comme il convient à un lutteur dans le stade. Retenue par les liens de la chair, — et de la charité — sur une terre qui n'est, en toute rigueur de terme, que lieu d'exil et vallée de larmes, elle soupire après la dissolution de son corps : « cupio dissolvi et esse cum Christo (1) », puis se reprend, et demande de nouvelles luttes, de nouveaux travaux : « optabam ego ipse anathema esse a Christo pro fratribus meis (2)... permanere autem in carne necessarium propter vos (3)... » Elle souffre, elle souffrira, mais qu'importe ? Une seule chose compte : son Bien-Aimé : son Bien-Aimé en ses mystères les plus hauts et les plus intimes, son Bien-Aimé en les âmes faites à son image et faites pour Lui. Qu'elle fait fi, l'âme arrivée à ce point, des pauvres élucubrations de la raison humaine, et plus encore des mesquines préoccupations d'ici-bas ! Elle ne vibre que de Dieu, qui l'a si merveilleusement rapprochée de Lui. Temple de la Trinité, et sa reproduction déficiente, elle en imite l'infinie fécondité. En son sein jaillit une connaissance, et une connaissance qui s'irradie au dehors dans une parole de feu : « Eructavit cor meum verbum bonum (4) », ou tout au moins dans une vie qui est une prédication en acte : « spectaculum facti sumus mundo et angelis et hominibus (5) » ; — mais une connaissance qui produit l'amour, — comme le Verbe, en Dieu, spire l'amour avec son Père.

De là ces larmes silencieuses d'un Dominique le grand

(1) Philipp., 1, 23.

(2) Rom., 1x, 3.

(3) Philipp., 1, 23. — A lire le splendide art. xi, *Quaest. disp. de Charitate* de saint Thomas : «... Quidam ad tantum culmen caritatis ascendent quod etiam divinam contemplationem, licet in ea maxime delectentur, praetermittunt, ut Deo serviant in salutem proximorum... Et haec perfectio est proprie praelatorum et praedicatorum... » Or saint Thomas, nous nous excusons de le souligner, a expérimenté ce qu'il professe en ce point.

(4) Ps. XLIV, 2.

(5) I Cor. 1v, 9.

contemplatif, et aussi ces recueils profonds, interrompus tout à coup de violents rugissements. « ... Dans la *Crucifixion* d'Angelico deux personnages attirent de préférence l'attention de l'âme dominicaine. Ce sont les deux saints qui se tiennent aux extrémités du groupe placé à droite de la croix. Au premier rang, à genoux, les mains étendues dans un geste de douleur et de compassion, saint Dominique. Son regard, baigné de larmes, se lève à demi vers le Crucifié, comme s'il était encore retenu par un autre spectacle, celui de la Vierge, qui, de l'autre côté de la croix, soutenue par Jean, Madeleine et Marie, va défaillir. Au dernier rang, debout, les mains repliées sur sa poitrine, la tête s'avançant comme pour mieux voir, saint Thomas d'Aquin. Son visage reflète une impression poignante et concentrée : mais il ne pleure pas, lui, il regarde fixement le Christ crucifié ; et l'émotion sourde qui l'envahit, loin de détourner sa prunelle, semble au contraire creuser son orbite, et tirer des profondeurs de son œil une flamme intense, comme au noir fond d'un volcan on voit sourdre, puissant et contenu, un bouillonnement de lave ardente.

« Saint Dominique pleurant, mais le cœur partagé entre la douleur du Christ expirant pour les âmes, et la douleur des âmes qui, au pied même de la Croix, commencent dans la Vierge Marie le long martyre de leur union aux souffrances du Christ, voilà bien l'apôtre, voilà sa double vocation : contemplation cordiale et miséricordieuse communication... Saint Thomas, regardant en face l'effroyable sacrifice, et malgré l'horreur du supplice maîtrisant ses traits, comme pour ne rien laisser échapper, comme pour entrer plus à fond dans le mystère, voilà le Docteur, voilà sa vocation non plus partagée, mais unifiée dans sa double vertu : s'absorber dans la lumière pour devenir soi-même lumineux et, sans s'en douter, illuminer au loin (1)... » et voilà, dirons-nous, le type incomparable de l'oraison dominicaine.

(1) Gardeil, *Les Dons du Saint-Esprit dans les saints Dominicains* (Lecoffre), p. 161 sq.

Faut-il le dire? la place reste très large aux différenciations individuelles. Mais le type est bien là tout entier, et fixé dès le début avec un relief inimitable. Après cela, il semble que deviennent toutes naturelles ces paroles, à première vue bien étranges, de Dieu le Père à Catherine de Sienne : « Regarde maintenant la barque de ton père Dominique, mon fils bien-aimé, et vois avec quel ordre parfait tout y est disposé. Il a voulu que ses frères n'eussent point d'autre pensée que mon honneur et le salut des hommes, par la lumière de la Science. C'est cette lumière dont il a voulu faire l'objet principal de son Ordre... Son office fut celui du Verbe, mon fils unique. Il apparut surtout au monde comme un Apôtre, tant étaient puissants la vérité et l'éclat avec lesquels il semait ma parole, dissipait les ténèbres et répandait la lumière. Il fut lui-même une lumière, que je donnai au monde... Sa religion est toute large, toute joyeuse, toute parfumée : elle est elle-même un jardin de délices (1). »

M.-R. CATHALA.

(1) *Dialogue*, II, p. 272 sq.

---